

## LE DOCTEUR TRIFONE.

Suite.

A mon ami Aug. Durieu.

« Dégrafez le haut de sa robe, milady, dit Trifone à mi-voix ; je jugerai mieux encore de l'intensité des pulsations. »

Lady Stanley mit à nu la poitrine étroite et anguleuse de l'enfant.

Trifone écouta de nouveau les battements du cœur ; il tira ensuite une petite planchette d'ivoire de la poche de son habit, pour ausculter tout le côté gauche de la petite malade. Cette fois, le docteur alla au-devant de la question que lady Stanley allait lui adresser.

« Je sauverai cette enfant, dit-il avec un tel accent de conviction, qu'un rayon de bonheur et de joie passa comme un éclair dans les yeux de la jeune mère. Je le sauverai si vous me laissez maître absolu de son existence. »

—Oui ! oui ! s'écria lady Jane, faites tout ce que le ciel... mais se reprenant aussitôt ; tout ce que votre génie vous inspirera.

—Pourquoi vous reprendre ? Vous disiez mieux tout à l'heure, milady, fit-il avec bonhomie. Maintenant que j'ai vu tout ce que je voulais voir, oubliez Trifone l'empirique, le charlatan de la Piazza Reale, et faites préparer une chambre pour votre médecin, pour votre ami, le docteur Karl Miezzer.

—Merci, dit lady Stanley en lui tendant la main. Et après une pause : N'est-ce pas que vous me direz combien de temps encore je puis être heureuse ?

—Oui dit Trifone en reprenant son chapeau, je vous le dirai, quand sir William m'aura dit combien de temps il vous aimera. »

Six mois s'étaient écoulés depuis le jour où lady Stanley avait fait au docteur cette terrible confidence.

Six mois pendant lesquels Trifone n'avait pas reparu une seule fois sur les treteaux de la Piazza Reale.

Habillé de noir et cravaté de blanc, comme un intendant de bonne maison, le *dottore* s'était dévoué tout entier à sa petite malade, qu'il ne quittait pour ainsi dire plus ; car lady Jane avait mis à sa disposition une des plus belles chambres de l'hôtel.

Or, Trifone avait eu raison de demander à la jeune mère une complète liberté d'action : le traitement qu'il avait choisi était bien fait pour épouvanter les plus braves.

Le docteur soignait l'enfant d'après la méthode du célèbre Valsalva, de l'école de Bologne, méthode qui consiste à affaiblir progressivement le malade par la saignée, la diète et le repos le plus absolu, pour le ramener peu à peu à l'état normal, en lui faisant remonter l'échelle qu'il a d'abord descendue.

Bien peu ont le courage de suivre une semblable voie, et le système créé par Valsalva n'est resté, pour ainsi dire, qu'à l'état d'expérience curieuse.

C'était cependant ce traitement que Trifone employait, avec une incroyable patience et des résultats surprenants. Lucy venait d'entrer dans la période ascendante ; le cœur avait repris son volume ordinaire ; ce n'était plus qu'une affaire de temps pour que son rétablissement fût complet.

Quant à lady Stanley, c'était presque uniquement sur les phénomènes extérieurs que Trifone comptait pour la sauver. Il consolait et ranimait l'âme, pour arriver ensuite à la chose matérielle. On comprendra que sir William devait jouer un rôle très-important dans cette question.

Cet excellent docteur manœuvrait avec une si grande habileté, un tel dévouement, que ces deux natures si nobles, si fières et si pures dans leur amour, avaient fini par en faire le confident intime de leurs douleurs et de leurs espérances.

C'était lui qui, avec sa franchise brutale, les forçait à avouer des sentiments dont ils rougissaient bien un peu devant un tiers, mais qui faisaient aussi rayonner la joie sur leurs visages.

Un matin, sir William entra dans la chambre de Trifone.

« Mon ami, Mon cher Trifone, dit-il en se jetant dans ses bras, lady Stanley vient de m'avouer enfin son secret, la maladie de son enfant était le seul obstacle à notre bonheur. »

Le docteur regarda le jeune homme avec une douce compassion. « Alors elle consent à accepter votre nom ? dit-il. »

—Oui, reprit William radieux, dans huit jours elle sera ma femme.

—Je savais bien que j'en arriverais là, dit Trifone en soupirant, et puisque lady Stanley vous a tout dit, écoutez-moi à votre tour, sir William. Lady Stanley s'est sacrifiée pour son enfant : les expériences qu'elle a faites sur elle-même ont aggravé sa position ; ce n'est plus pour ainsi dire que par l'âme qu'elle existe : le bonheur peut vous la conserver pendant de longues années, un chagrin profond la tuera en une seconde. »

Et comme le jeune homme le regardait avec étonnement :

« Oui, sir William, l'amour sera sa vie : tâchez de l'aimer toujours. »

—Oh ! dit sir William en lui serrant la main, elle vivra, je vous le jure. »

Huit jours après cette conversation, lady Jane Webster assistant avec son mari aux débuts de la Nina, dans le ballet de *Giselle*.

A leur retour du théâtre, ils trouvèrent le docteur faisant gravement une partie de whist avec miss Lucy qui tombait de sommeil.

« Connaissez-vous la Nina, docteur,

dit étourdiment sir William en aidant sa femme à se débarrasser de sa pelisse. C'est bien la plus jolie danseuse de tout l'Italie. »

—Ah ! fit le docteur, dont le visage s'altéra profondément.

—Vous ne la connaissez pas ? demanda à son tour lady Jane.

—Non, dit-il brusquement.

—Eh bien ! reprit sir William, si jamais elle tombe malade, tâchez d'être appelé auprès d'elle, c'est une connaissance précieuse.

(A continuer.)

—30—

## L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

La petite fille, vu son titre d'ainée et le talent avec lequel elle commençait à lire, sans avoir à épeler d'autres mots que les plus difficiles, expliquait à son frère les sujets de gravures, et jeignait souvent à ces explications un commentaire dont Thérèse souriait ; Thérèse qui contemplait avec ravissement cette scène charmante !... Ou bien il s'agissait de faire l'éducation de la poupée, et la poupée recevait toutes les leçons qu'avait reçues, le matin, la petite fille de cinq ans.

« Il ne faut pas mentir ! Quand on ment, mignonne, le bon Dieu se fâche, et les mamans sont tristes. Je voudrais bien savoir pourquoi votre belle robe se trouve ainsi chiffonnée ; il fallait, mademoiselle, mettre votre blouse de toile, puisque vous vouliez courir au jardin. »

Alors le petit garçon, qui n'avait pas moins de quatre ans, intercédait pour la poupée, et tâchait de l'excuser, comme il le voyait faire à son père.

« Pardonne pour cette fois, mon amie ; la petite n'oubliera plus cela une autre fois, et tu n'auras point de reproches à lui adresser. »

Et il prenait l'enfant de carton dans ses gros petits bras nus, et il la faisait danser sur ses genoux, et il lui montrait à son tour les images du beau livre.

Heureuse dans son intérieur, sans cesse près de ses enfants qu'elle ne quittait jamais et de son mari qui venait à chaque instant passer près de sa femme les quelques minutes qu'il pouvait dérober à ses affaires, Thérèse ne sortait que rarement ; encore n'était-ce que pour conduire, avec Emile, ses enfants à la promenade. A l'exception de sa belle-sœur Julie, elle ne voyait personne intimement, et n'avait cessé de refuser toutes les invitations de fête qu'on lui adressait. Lorsqu'Emile lui remettait les invitations et l'engageait à prendre sa part des plaisirs :

« Des plaisirs ! mon ami, disait-elle ; mais pourquoi voudrais-tu que j'al-